

« Les Nuits de la « Main » »

Philip Wickham

Numéro 68, 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29292ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Wickham, P. (1993). Compte rendu de [« Les Nuits de la « Main » »]. *Jeu*, (68), 210–214.

«Les Nuits de la «Main»»

Ouvrage d'André-G. Bourassa et Jean-Marc Larrue, Montréal, VLB éditeur, coll. «Études québécoises», 1993, 361 p.

Ce boulevard est moins un territoire qu'une frontière, une zone liminaire où chacun se reconnaît dans la dérive et l'étrangeté.

Sherry Simon

Le Grand Boulevard du spectacle

Dans toutes les cités du monde une grande artère pourrait, à elle seule, résumer l'histoire de la ville. Montréal compte plusieurs voies prestigieuses, exotiques, populaires, comme les rues Sherbrooke, Sainte-Catherine, Saint-Denis, Notre-Dame... Mais ces différentes rues sont ce qu'elles sont, et leur identité dépasse rarement leur apparence et leur fonction. La rue Saint-Laurent¹, elle, a une propriété que les autres n'ont pas. Elle porte la marque des divisions humaines, des contradictions idéologiques, des ruptures de clans et de familles, des mouvements démographiques, des rêves et des illusions de toutes les personnes qui y ont mis les pieds pour rester ou pour repartir.

Les Nuits de la «Main» vient éclaircir et, en même temps, rehausser le statut symbolique de la rue Saint-Laurent. Cet ouvrage a pour premier objectif la mise en valeur du

patrimoine. Il examine le progrès urbanistique et architectural de cette rue qui, dès la colonie française, était le premier chemin à sortir des fortifications par le nord et à traverser l'île de Montréal dans sa largeur. Les auteurs commencent donc par réviser dans les grandes lignes l'évolution des contextes historiques qui ont peu à peu façonné la rue Saint-Laurent.

Depuis le début, la rue Saint-Laurent a servi de frontière; elle séparait déjà les premiers faubourgs, Montréal-Est et Montréal-Ouest, au XVIII^e siècle. Après l'incendie de 1852, alors que la population montréalaise quittait la vieille ville pour s'implanter plus vers le nord, la zone de la rue Saint-Laurent, qu'on appelait déjà «Main Street», servit de ligne de démarcation entre le Golden Square Mile des anglophones et le Quartier latin des francophones. Après son élargissement du côté ouest, entrepris en 1889, la rue Saint-Laurent devint le point de convergence des principales lignes de transport urbain, ce qui confirmait sa vocation commerciale importante.

Malgré la volonté des dirigeants de la ville de transformer la «Main» en un grand boulevard riche et élégant, les saloons et les maisons de passe ont peu à peu remplacé les boutiques de luxe et les studios d'artistes. En 1900, alors que les francophones et les

1. La rue Saint-Laurent est devenue le boulevard Saint-Laurent au début du XX^e siècle.

anglophones quittent progressivement la rue Saint-Laurent, la «Lower Main», entre les rues Notre-Dame et Ontario, est le cœur de la ville juive, où la langue yiddish est à l'honneur, et deviendra plus tard le Chinatown que nous connaissons aujourd'hui. En 1920, alors que Montréal est le port d'entrée le plus important au pays, la «Main» porte de plus en plus l'empreinte des différents mouvements migratoires en provenance de la Chine, d'Italie, de Hongrie, du Portugal et bientôt du monde entier.

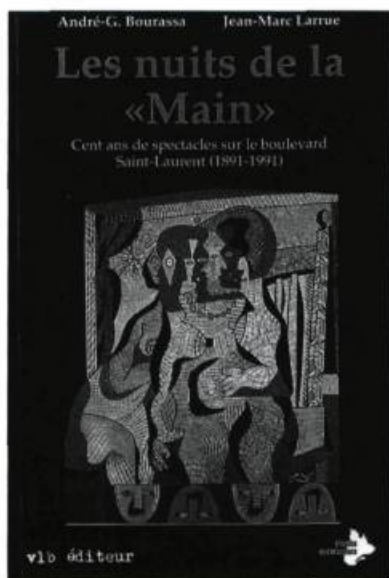
Étrangement, comme l'écrivent les auteurs, la «Main» a toujours obtenu un traitement particulier, échappant longtemps à la vigilance du pouvoir clérical et à la surveillance policière, et jouissant d'une relative liberté morale. La clientèle populaire qui fréquentait les différents établissements de la «Main» en a fait une zone riche de contacts interculturels. La «Main» a été le refuge des socialistes révolutionnaires, des travestis, des clubs à vocation érotique et de l'organisation criminelle. Conséquemment, plutôt que d'être le poumon de la majorité, la

rue Saint-Laurent a fini par devenir le cœur de la marginalité. C'est dans ce contexte que s'est développée une activité artistique foisonnante qui a fait de la «Main» une rue exemplaire non seulement du point de vue de son développement urbain au sein du Canada, mais également comme important creuset d'expérimentation artistique en Amérique.

De façon plus précise, *les Nuits de la «Main»* s'inscrit «dans un vaste projet qui vise à préciser l'histoire du

théâtre francophone et professionnel de Montréal», théâtre qui, selon Bourassa et Larrue, a maintenant cent ans. La période de cette étude est comprise entre 1891 et 1991. La première borne est l'année charnière où le boulevard fut élargi et où plusieurs nouvelles constructions, dont celle du Monument-National, furent entreprises. Ce livre donne d'ailleurs une large part au Monument-National, véritable éléphant dans une souricière, dont une restauration récente a souligné le centième anniversaire. Il faut comprendre qu'au tournant du siècle le théâtre francophone, alors naissant, avait deux rivaux de taille venus de France et des États-Unis. Sous cette double influence, c'est dans une large mesure rue Saint-Laurent que le théâtre montréalais a acquis sa spécificité, trois grandes traditions théâtrales cohabitant et se confondant dans un même quartier : les théâtres anglo-américain, français et québécois. Aujourd'hui, le théâtre à Montréal s'est grandement décentralisé, mais le boulevard Saint-Laurent et ses environs attirent encore une importante activité théâtrale.

Bourassa et Larrue ont entrepris de répertorier, à partir de plans de la ville, d'annuaires, de registres de cadastres, de documents de compagnies d'assurances et d'actes notariés, tous les bâtiments de la rue Saint-Laurent, entre de la Commune et Mont-Royal, qui ont abrité, à un moment ou l'autre, une scène de spectacle à des fins commerciales. La banque de données qu'ils ont amassée est impressionnante; tout d'abord, elle localise les établissements liés aux arts — studios de photographie, de musique, les ateliers de peinture et de lithographie — sur une période de 150 ans. La localisation des lieux qui ont abrité des scènes, elle, a été plus laborieuse puisque les spectacles sur scène ont souvent partagé un même édi-



fice avec d'autres types de divertissements, tels que les salles d'exposition ou le cinéma. Les médias de l'époque, quant à eux, ont trop peu traité de certains genres de spectacles, ce qui a rendu le travail de recensement plus difficile. Les auteurs ont quand même pu cerner une formidable concentration culturelle rue Saint-Laurent, sans équivalents au pays : au moins une centaine d'établissements différents se seraient consacrés à une forme ou une autre de spectacle, entre 1891 et aujourd'hui.

Un bon nombre de ces manifestations scéniques ont été de courte durée. L'étude ne se fonde donc pas seulement sur les critères socio-économiques pour juger de leur importance, mais envisage plus globalement ce que la «Main» a symbolisé pour la population qui la fréquentait, et comment cette grande artère toujours en mutation s'est adaptée aux différentes conjonctures morales, idéologiques et démographiques. Bourassa et Larrue ont relevé six cycles différents dans un ordre chronologique, chacun correspondant à des lieux qui se sont imposés au fil des années : les muséums, les cafés-concerts, les «scopes», les salles de burlesque et de vaudeville américain et les *night-clubs*. La sixième période couvre le courant post-moderne qui débute avec la Révolution tranquille. Chaque cycle, inégal en durée et en importance, correspond plus ou moins à une génération. De plus, ils ont tracé deux voies parallèles, celle du Monument-National, bâtiment qui a vogué en solitaire dans sa destinée, et celle de tous les autres établissements voués au spectacle et au divertissement «sur la Main».

Faisons quelques pas de géants dans la première partie du livre. Les muséums étaient ces lieux qui, adjacents à une salle offrant des numéros de variétés — avec des chanteurs, des jongleurs, des acro-

bates —, proposaient une espèce de galerie des merveilles digne du cirque, comme le mangeur de verre ou la femme à barbe. Ces muséums, qui présentaient parfois aussi une exposition de figures de cire, avaient une vocation instructive et familiale; ils jouxtaient, sur le plan culturel, ces tripots bruyants fréquentés surtout par des hommes. Le café-concert montréalais était l'équivalent de ce qui était alors très en vogue en Europe. C'est dans ces lieux que se sont formées les premières troupes professionnelles francophones, qui présentaient un type de spectacle léger et comique, souvent axé sur la sexualité. De ces troupes sont issus de petits théâtres qui ont voulu introduire la dramaturgie contemporaine sur les scènes montréalaises, se réclamant des praticiens du théâtre européen, comme Appia et Antoine. Le goût du public pour les premières projections cinématographiques a fermenté dans les théâtres de la «Main». Bientôt, des établissements, qu'on appelait des «scopes», ouvraient leurs portes à des spectacles scéniques en alternance avec des projections filmiques. Le cinéma a pris de plus en plus de place par rapport au théâtre, certaines salles se consacrant exclusivement aux «vues». Mais le théâtre de type burlesque, davantage fondé sur le jeu du comédien que sur des prouesses ou des bizarreries, a grandement profité du cinéma. Longtemps, les deux types de divertissements se sont partagés les mêmes lieux. Le *night-club* est apparu au moment de la dépression et de la prohibition de l'alcool aux États-Unis: de nombreux artistes et musiciens sont alors venus se réfugier à Montréal. Ses variantes étaient les boîtes de jazz et de *strip-tease*. Enfin, avec le grand programme d'assainissement des mœurs opéré en grande partie par le maire Drapeau qui, dans les années cinquante, a entrepris de fermer de nombreux établissements et de bouleverser le visage du centre-ville, avec

les différentes transformations économiques qui ont modifié la vocation des édifices manufacturiers et industriels de la rue Saint-Laurent — les édifices Baxter et Cooper, la Brasserie Ekers —, la «Main» entrant définitivement dans le courant postmoderne et élargissait encore davantage son rayon d'influence aux rues adjacentes.

Et le Monument-National dans tout cela? Il a changé de vocation tant de fois qu'on a peine à le suivre. À l'origine, sa grande salle Ludger-Duvernay devait servir de lieu de ralliement pour les nationalistes francophones. Paradoxalement, à cause de difficultés financières, elle fut parfois l'hôte de locataires aux antipodes de sa vocation, comme les combats de boxe, les musées de cire et commerces de tous genres. À d'autres époques, le Monument-National a été à la hauteur des ambitions que nourrissait pour lui l'Association Saint-Jean-Baptiste, sa société fondatrice, grâce à ses Soirées de famille et ses cours publics. Le Monument-National a accueilli de grandes vedettes mondiales, mais aussi de nombreuses troupes locales, comme l'Académie de Musique de Montréal, la troupe du Monument-National, dirigée par Julien Daoust et, plusieurs années plus tard, Gratien Gélinas avec ses *Fridolindes* et *Tit-Coq*. Des troupes de théâtre yiddish et d'opéra cantonnais y ont même élu domicile quelque temps. Après avoir été acheté par l'École nationale de théâtre en 1978 et avoir subi de profondes restaurations entre 1991 et 1993, Le Monument voit son destin suivre une pente ascendante, à la manière de toute la rue Saint-Laurent.

La première annexe offre une notice démographique des années 1875, 1892 et 1906. Il s'agit, pour chacun de ces repères espacés d'une quinzaine d'années, d'un

inventaire des noms des propriétaires et de leur profession. On apprend, par exemple, qu'entre 1875, 1892 et 1906, le pourcentage des occupants francophones passe de 61 % à 68 %, puis à 52,5 %. Il s'agit là d'un indicateur précieux du mouvement démographique montréalais. On apprend aussi que les noms d'origine autre que française et britannique qui étaient associés au commerce du vêtement sont deux fois plus nombreux en 1906 qu'en 1892. La deuxième annexe est un répertoire de tous les numéros civiques, entre les rues de la Commune et Mont-Royal, avec leur numéro de cadastre et les adresses de l'ancienne numérotation. On apprend que l'actuel bar discothèque Coconut a abrité successivement le Cynématographe Canada, le Théâtre Scala, le Théâtre Rialto, le Frolics Cabaret, le Connie's Inn, le Val d'Or Grill, le Casino de Parez, le Café Val d'Or, le Faisan Doré, le Café et Cabaret Montmartre et le Barbis. À eux seuls, ces noms donnent de précieux indices sur le genre d'établissements qui animait la rue Saint-Laurent. Il s'agit bel et bien d'un guide pour visiteur piéton qui promet — témoignage vivant à l'appui — des surprises époustouflantes. De nombreuses illustrations impressionnantes viennent parachever ce que l'esprit arriverait à imaginer avec peine.

À la lecture de cet ouvrage, on sent que les auteurs ont parfois été déchirés par le dilemme du général et du particulier. Spécialistes de l'histoire du théâtre à Montréal, ils ont couvert certaines périodes de ce siècle artistique, en particulier le tournant du siècle, avec détail et minutie, alors que d'autres périodes sont survolées assez rapidement. La large place consacrée au Monument-National démontre l'intérêt de Jean-Marc Larrue pour cet édifice au destin unique, lui qui travaillait en même temps à l'écriture d'un ouvrage sur cet

édifice². Mais *les Nuits de la «Main»* ne s'adresse pas à un public averti seulement. Les lecteurs de tous horizons y trouveront leur compte. Les auteurs se gardent bien de prétendre à l'exhaustivité; ils avouent même que, dans plusieurs cas, les recherches sont encore trop peu avancées pour leur permettre de formuler des conclusions satisfaisantes. Fruit d'un travail de défrichage de longue haleine — cinq ans de recherches sans aucune subvention (bravo!) —, cette étude dresse un premier constat, à partir duquel de nombreuses perspectives de recherche se dessinent, tant dans le domaine de l'architecture, de la photographie, de la musique, du théâtre, du cinéma, de la danse que de l'anthropologie, de l'histoire et de l'urbanisme. L'ouvrage donne la conviction profonde qu'une sensibilité grandissante s'est développée à l'égard des établissements historiques et du patrimoine, ce qui ne pourra qu'améliorer notre appréciation de l'environnement urbain montréalais.

Philip Wickham

«Le Monument inattendu»

Ouvrage de Jean-Marc Larrue. Montréal, Hurtubise HMH, Cahiers du Québec, coll. «Histoire», 1993, 322 p.

Une histoire pleine de surprises

Après avoir publié *les Nuits de la «Main»*¹, en collaboration avec André-G. Bourassa, Jean-Marc Larrue, en solo cette fois, consacre une monographie au Monument-National. Faut-il se surprendre d'y retrouver certains passages repiqués à peu près intégralement de l'ouvrage précédent? Cela n'enlève rien à la valeur de cette étude qui, en retraçant la petite histoire d'un lieu privilégié, fouille l'histoire d'un peuple dont ce lieu, plus que tout autre, révèle les aspirations, les réussites, les échecs et, surtout, les paradoxes.

On ne saurait imaginer destin plus paradoxal que celui du monument dont personne, jusqu'à tout récemment, n'a voulu, mais que tous ont abondamment utilisé et exploité. En plus des Québécois francophones, qui ne l'ont jamais tout à fait délaissé, le Monument-National a longtemps été fréquenté par les Québécois d'origine juive, chinoise, haïtienne, syrienne, italienne, ainsi que par les anglophones (irlandais et canadiens-anglais [*sic*]). Le «phare de la race», son «arsenal», son «temple», a surtout été un monument à la multi-ethnicité montréalaise. (p. 17)

2. Voir le compte rendu de Gilles Marsolais sur *le Monument inattendu* dans ce numéro.

1. Voir le compte rendu de Philip Wickham dans ce numéro.